

Koennt es immer sein

Autor(en): **Büchli, Arnold**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): - **(1923)**

Heft 118

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-691853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, etc., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

FÊTE-DIEU.

A Vienne, jadis, j'ai vu la grande procession Eucharistique, et je l'ai voulu voir à Fribourg. Curiosité d'artiste, nostalgie des yeux. Dans la capitale autrichienne, le spectacle est en effet prodigieux. Ne l'oublia pas facilement qui l'a vu. Pourtant, c'est de spectacle, exclusivement, que parle mon souvenir. Il a retenu des images: l'empereur derrière le Saint-Sacrement, tout seul et tête-nue, et qui allait tomber, semblait-il, au pas suivant les archiducs, la cour, les corps de l'Etat, les salves d'infanterie sur la place du Graben, et les gardes du corps hongrois, la peau de panthère jetée sur l'épaule... La population se pressait dans un recueillement certain, mais laissait parler, plus souvent que l'émotion religieuse, cette tendresse dynastique, cette aveugle révérence de l'institution, qui, malgré la grandeur et l'élégance indiscutables de leurs fêtes, rendront les Viennois toujours un peu comiques aux yeux d'un Occidental.

On m'avait donc parlé de Fribourg, d'une grave théorie au long des rues anciennes, et de vieilles tapisseries tendues sur les maisons. Je suis allé voir et je ne le regrette pas. Je n'ai pas rafraîchi les vieilles images. L'impression qui me reste est puissante et neuve. Elle se distingue bien nettement de la première. Et je veux essayer d'en dire les raisons.

Ce qui m'a frappé dès mes premiers pas dans Fribourg, c'est une atmosphère de solennité, de gravité religieuse. J'avais le sentiment, peut-être illusoire, mais très net, d'une générale communion. La cité, semblait-il, ne vivait, ce matin resplendissant, que pour cette démonstration, pour ce cortège mystique, en lui. Il n'y a pas d'autre affaire. La vie quotidienne est entièrement suspendue: est, sans considération de la cause, cela, déjà, est d'une grande beauté. Qu'on y songe, la ville n'est pas immense. Elle est faite comme à la mesure de la procession. Il faut un peuple pour la constituer toute, cette procession, avec ses deux haies de spectateurs endimanchés. Les indifférents, s'il en reste, et qu'ils ne s'éloignent pas, sont épars. On n'a pas l'impression qu'ils se retrouvent. Dans les grandes villes, au contraire, le cercle est bientôt fait autour de telles manifestations — et quelle qu'en soit l'ampleur, derrière la foule qui regarde, il y a le flot de ceux qui n'ont pas le temps ou le souci de regarder. Oui, c'est bien-là le véritable trait de grandeur de cette Fête-Dieu fribourgeoise, qui la distingue de toutes les cérémonies d'ailleurs, et qui m'a plus frappé que les belles tentures, que les beaux chants. Une ville, un peuple, un geste; et toute la vie s'est arrêtée pour qu'on fit ce geste,

qui est mystique et gratuit.

A cette solennité nonpareille, qui rayonne de tout, se mêle quelque chose de simple, de facile et d'accueillant. Il se peut même que ce caractère sérieux s'explique avant tout par la joie contenue de tous, et par le fait que, nulle curiosité exorbitante ne pouvant distraire les gens (je ne parle pas des étrangers), c'est la raison spirituelle, le plus souvent, qui les convie et les retient. A chaque reposoir, cela se manifeste par l'exactitude empressée des agenouillements. Pour un non-croyant, même, il y a dans une telle cérémonie de multiples occasions de réfléchir et d'admirer. Il arrive fréquemment, ailleurs, qu'on voie l'"Etat," prince ou conseil. A Fribourg, j'ai vu la figure de la république, dans sa grave unité, dans sa riche diversité, civile, religieuse et militaire — et de plus, la république d'aujourd'hui, dans son attitude de protection: en tête du cortège venaient les internés britanniques et français.

Derrière eux se suivaient les divers ordres de l'Etat, encadrés par des fantassins, bayonnette au canon. Les étudiants défilent longtemps, par rangs de trois, espacés, pour que chaque bannière, dirait-on, chaque écharpe, soit à l'honneur, pour que plus nette, plus affirmative soit l'adhésion de chacun. Le corps des professeurs de l'Université présente une fraternité curieuse de robes monacales et d'habits noirs. Je mentirais en disant que celles-là font ressortir l'élégance de ceux-ci. Le temps viendra-t-il où nos fracs et nos redingotes paraîtront dans les cortèges pour l'agrément du doup d'oeil? A Fribourg, en tous cas, et quand c'est la Fête-Dieu plus que les autres jours, le présent ne triomphe pas facilement du passé. Il ne se manifeste pas avec magnificence. Le moderne costume civil ne souligne avec soin que les laideurs et les vulgarités. Voici que passent maintenant des religieux. Le soleil éclatant semble achever de cuire la bure frune des frocs. Ils peuvent être très gras ou maigres à l'excès, on remarque d'abord, et chez tous, qu'ils ont un style. Le costume confère à chacun la dignité pittoresque. Et quand les traits, le regard, l'expression s'y ajoutent (et ne serait-ce que la naïve expression de la foi) ils sont beaux, alors, très ingénument. Les membres du gouvernement portent chacun leur cierge enfoncé dans une petite lanterne carrée. Après toutes les délégations représentatives et toutes les bannières d'institutions, de corps et de sociétés, vient enfin le Saint-Sacrement. L'évêque le porte sous un dais que soutiennent des bourgeois et qu'entourent un nombreux clergé. Tout le monde se découvre, sans empressément trop raide et sans affectation. Un peloton de soldats clôt le défilé. Les marches militaires dont vibrent tant de vieilles pierres, sans en troubler l'allure gravement religieuse, donnent à tout le cortège je ne sais quelle plus martiale décision. Il y a des canons quelque part, qui tonnent de toute leur voix.

L'Hôtel de Ville est richement pavoisé. D'an-

ciennes pièces de bronze sont exposées sur le terre-plein, et sous le double escalier on voit des trophées d'armes.

De fortes branches de fayard se dressent devant les maisons: toutes ont arboré cette enseigne sylvestre, jusque dans les quartiers rustiques, tout en bas. Le plus beau, ce sont les vénérables tapisseries palées dans la tiédeur des vieux hôtels, et dont les personnages, les animaux et les figures grotesques, ont vu passer l'eucharistie cent et cent fois. C'est au cœur de la cité que s'éploient les plus somptueuses, à l'entour du Tilleul.

Il y a des reposoirs de loin en loin, sur les places. MM. les conseillers s'agenouillent sur des coussins. Et l'on voit, au signal, rang après rang, le cortège qui a fait halte s'abaisser. Les chants paraissent plus légers, mieux mêlés à l'azur, de s'élever ainsi dans le trou de silence que les cuivres et les tambours ont fait en s'arrêtant soudain.

Il y a un moment de grandeur véritable. C'est avant le retour à la cathédrale, sur la place où rêve le Père Girard. Les premiers éléments de la procession se rangent sur tous les côtés de la place. Le cortège épiscopal va se grouper près du dernier reposoir. On entend les hymnes finales! Une multitude de fillettes blanches jettent leurs dernières fleurs. Et puis, ce sont les pas supérieurs jusqu'à la nef de Saint-Nicolas. Les bannières qui s'y acheminent font, devant le grand porche, dans la courte rue, un merveilleux effet de raccourci. Enfin, le sang de la ville et du pays, qui pour quelques heures avait afflué dans ce peu d'espace, entre les plus anciennes maisons, reflue par toutes les artères vers la périphérie, les bas quartiers vides, les campagnes d'autour. A la joie solennelle succède une centuple gaité.

Avant la guerre, je me serais retiré, je le présume, dans le contentement paisible d'avoir vu. Mais il est impossible aujourd'hui que certains gestes de la tradition ne prennent pas à tous les yeux une nouvelle valeur. On a fait tant d'efforts vers la puissance matérielle, et l'on s'est tourné vers les Idées dans un tel désir d'y voir un souvenir au moins de leur ancienne vertu, qu'il n'est personne à qui le geste mystique puisse paraître entièrement vain. Le *Corpus Christi* devient le symbole de tout ce que chacun voudra de désirable et de beau. Le lent cortège, le latin liturgique, les pas et les voix, tout me semblait affirmer la présence réelle d'un idéal parmi nous. N'y eût-il rien derrière le symbole, l'acte resterait beau d'être, en ces temps, sans immédiate utilité. La sensibilité nouvelle rafraîchit les vieilles choses et réveille les parfums endormis. A Fribourg comme en Evolène, selon le rite tant de fois séculaire, passe le Saint-Sacrement. Et l'indifférent qui regarde y découvre une imprévue majesté.

(Tiré de Henri de Ziegler: "Nostalgie et Conquêtes," Sonor, Genève.)

ZWISCHEN AAR UND RHEIN.

VERENA, DIE AARENTTAUCHTE.

Von Arnold Büchli.

Der Rhein rollt Purpur in die Dämmergluten.
Kühl aus dem Schachen schäumend stösst ihm dar
Ihr Wogenfeld die wilde Aar,
Und riesenweit flächen sich die Fluten.

Da gleitet es grau ins Glühn hinein:
Sieh, gischtschäumt ein Inselstein
Weich wiegend ist aarnieder gerollt.
O Wunder, und auf dem Felsenfloss
Ruhig gross

Ein Weib wie Lilien und wie leuchtend Gold,
Umschleiert von wehenden, lohenden Haaren,
Holdselig kommt über die Wasser gefahren.
Und der Schaumschollen hellkristallner Klang
Schwebt auf und umschwillt sie wie Feiergusang.

Das Volk, das psalmend zum Strom gezogen,
Wirft ihr zu Füssen sich in die Wogen,
Jauchzt hundertstimmig der Hohen zu:

Verena, grosse Göttin du,
Verena, Huldin aarenttaucht,
Wo dein süsser Odem haucht,
Ist benedict des Landes Los,
Fruchtet Scholle reich und Schoss,
Verena, Göttin aarenttaucht.

Leis den Nacken neigt das Weib,
Und über den wellenden Purpurschimmer
Funkelt der Haare Goldgefäim.
Zauberisch lächelt ihr Augenblau,
Und unter den segnend gehobenen Händen
Erschimmert schneig der Götterleib,
Blendet der Glieder Marmorbau.
Des Volkes Jubel lockt ans Land.
Da lässt der schwimmende Stein sich wenden
Zum weidenverhangnen Ufersand.
In den Kieselsschnee hebt die Hohe den Fuss,
Da streut ihr den Schachen voll Rosen zum Gruss
Und sinkt in die Kniee das Menschengesind.
Den Riedwald durchrieselt ein weicher Wind.
Draussen vom dunkelnden Rhein
Lauschen Nixen und Necke herein,
Flotschen flüsternd und kosen
Um die letzten hinwogenden Rosen.

(Aus "Neue Gedichte," Band 11 "Die Schweiz im deutschen Geistesleben"; H. Haessel, Leipzig.)

ZWISCHEN AAR UND RHEIN.

Between the Aar and the Rhine lies the main part of the Aargau, between the Aar and the Rhine is the Hauenstein. Arnold Büchli, who publishes in the series "Die Schweiz im deutschen Geistesleben" (Vol. 11, paper covers, Frs. 1.60; cloth covers, Frs. 2.50; H. Haessel, Leipzig) under this title a set of "Neue Gedichte," apparently seems to be an Aargauer, but whether he hails from the Hauenstein or not we do not know. We have not heard of earlier poems either, though the title would seem to indicate that these exist. A vague rumour has conveyed to us that he is a teacher. Where, we do not care to know. It is not relevant. What matters is that his poems are good, what matters is that with this man the Aargau has at last found an instrument, which was long overdue, to voice its particular charm. Zschokke, the glory of Aarau, was originally from Magdeburg, and though as a public man of wide outlook and a journalist he had his qualities, as a popular author he is not exactly great. Jakob Frey told his people some fine tales, but if compared with Gotthelf, the epic genius of Berne, the Aargau still made a poor show. Adolf Frey, his son, wrote better poems than his father wrote prose. Some of his dialect poems are classical in their way. Paul Haller, finally, gave us the first tragical dialect play, and revealed himself in his posthumous poems as a man who might have become an important ballad writer. What he might have given Switzerland in our view, and what we hinted at in this very page when reviewing his poems, Arnold Büchli has done. With him the Aargau comes into its own as a distinct, literary province.

The interesting thing about these poems is that the great majority of them deal with a kind of popular mythology which has so far never been expressed in Swiss poetry at all. We had and have our classics like Meyer, Leuthold and Spitteler, who wrote and wrote about Italy and Greece and their mythological tradition. We have not had so far anybody writing ballads about Swiss legends of which we know there are many. During the last century Sutermeister published a collection of "Schweizer Märchen," of which, we remember, a good many were ascribed to the Aargau. But this folk-lore material has been but scantily used in

poetry. Büchli now sets before us a whole series of ballads which he calls "Götter und Geister," and he adds to them another set of poems which convey to us the mysteries of the wood wherein a poet's eye detects ghastly beings. Even in the mountains—in another set—Büchli does not meet with dead stone alone. His eye suddenly falls on a "Gipfelschrat" glancing over the meadows. The poet is enormously impressed by nature, but not, as most of the Swiss *Naturlyriker*, by a Sunday afternoon nature. What he sees in Nature are living forces which personify themselves to him in figures born out of a popular and racy mythology. That is why ballads—Goethe ballads, imbued with the mysticism of Nature, not Schiller ballads—become under his hands, even in our sophisticated age, wonderful and impressive creations.

A few words on the style of the poet may be added. He likes alliteration and condenses a lot of observations in generally short, always energetically sounding lines. He has an enormous number of words at his disposal and plays with them as on an organ. In some ways his technique may be compared with that of Liliencron. But, whereas the ballads of the German sound as if they were sung in tenor, Büchli's organ is a deep and mighty bass. The rhythmical faculty of the poet is extraordinarily developed. It outweighs by far his melodious talent.

One is eager to hear more about this writer, who promises much for the future.

KÖENNT ES IMMER SEIN.

Von Arnold Büchli.

Könnt es, Seele, immer sein
Wie in diesen Scheidetagen,
Wo den ärmsten Schrein und Schragen
Und die kahlste Kammerwand,
Je gestreift von Aug und Hand,
Weich umgildet ein Wehmutschein.
Wo dir stillen, scheuem Gast
Jeder Blick ein Abschiednehen,
Wo du allem heissen Grämen,
Lächelnd aller Qual und Last,
Wo du noch der wehsten Wunde
Segen dankst aus Herzensgrunde.

(Aus "Neue Gedichte," Band 11 "Die Schweiz im deutschen Geistesleben"; H. Haessel, Leipzig.)